Conceptions populaires de la conversation

Günter Schmale

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1186>

DOI : 10.4000/pratiques.1186

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 58-80

Référence électronique

Günter Schmale, « Conceptions populaires de la conversation », *Pratiques* [En ligne], 139-140 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2008, consulté le 08 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1186> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1186>

Conceptions populaires de la conversation

Günter Schmale

Université Paul Verlaine, Metz - CELTED^(*)

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est à mon gré la conference. J'en trouve l'usage plus doux, que d'aucune autre action de nostre vie. Et c'est la raison pourquoy, si j'estois à ceste heure forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois-je, de perdre la veuë, que l'ouyr ou le parler. [...] Si je confere avec une ame forte, et un roide jousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre : ses imaginations eslancent les miennes. La jalousie, la gloire, la contention, me poussent et rehaussent au dessus de moy-mesmes. Et l'unisson, est qualité du tout ennuyeuse en la conference. (Michel Montaigne, 1595)⁽¹⁾

1. La conversation comme objet de la linguistique populaire et de l'analyse conversationnelle ethnométhodologique

Il suffit de tendre l'oreille lorsqu'on prend le train, mange dans un restaurant ou attend à la caisse d'un supermarché pour s'apercevoir que le « folk », pour utiliser le terme de Niedzielski/Preston (1990) afin de désigner le locuteur ordinaire⁽²⁾, le non spécialiste en linguistique (cf. Brekle 1989), commente fréquemment des phénomènes relatifs à la conversation. Il le fait notamment à travers les activités métadiscursives qu'il peut produire au cours d'une conversation dans le cadre de la négociation conversationnelle, du type **ne m'interromps pas tout le temps*⁽³⁾, **je n'ai pas termi-*

(*) Je tiens à remercier mon collègue messin Guy Achard-Bayle pour sa relecture attentive et ses commentaires et remarques utiles et constructives de cet article. Toute erreur, défaut, coquille et autre insuffisance sera toutefois imputable seulement et uniquement à moi-même.

(1) De l'art de conférer, in Les essais. Livre III. Version HTML d'après l'édition de 1595. – Le terme de « conférence » (*sic* !) semble être ici équivalent à « conversation », « discussion » ou encore « entretien » plutôt qu'à la conception moderne d'une « conférence ». L'orthographe de la version prise sur le site Internet indiqué dans la bibliographie.

(2) L'expression employée par Paveau (2007).

(3) L'astérisque (*) indique qu'il s'agit d'un exemple inventé afin d'illustrer un point d'argumentation, non pas d'un énoncé tiré d'une conversation authentique.

*né/je termine, *tu n'as pas répondu à ma question, *tu peux parler moins vite/plus fort. Ou encore pour commenter une conversation passée* ⁽⁴⁾ *du type *il me regarde jamais dans les yeux quand il me parle, *elle donne toujours des réponses évasives, *il n'est pas très souriant, *elle aime bien raconter sa vie. A l'instar de cette dernière expression, il existe un bon nombre d'expressions toutes faites, phraséologiques ou idiomatiques, destinées à qualifier certaines façons de parler ou de communiquer. Vivès (2004 : 85) propose la liste suivante des verbes du dire : sonner les cloches, recevoir/passé un savon, (ne pas) ouvrir la bouche, rester coi, ne pas desserrer les dents, faire des reproches, jeter des fleurs, lancer des louanges, tirer son chapeau, faire erreur, se mettre le doigt dans l'œil, casser du sucre sur les dos de quelqu'un, faire des ragots, se payer la tête de quelqu'un, se foutre de la gueule de quelqu'un, se ficher de, envoyer paître, répondre au tac au tac, se faire engueuler, remettre à sa place, faire une scène de ménage etc.* ⁽⁵⁾ Une liste que l'on pourrait élargir par des phrasèmes tels que *parler avec les pieds et les mains, ne pas mâcher ses mots, dire quelque chose à fleurets mouchetés, avaler sa langue* etc. pour souligner que la langue offre au locuteur ordinaire un éventail de moyens langagiers préformés pour parler de faits de communication ou de conversation, indépendamment des commentaires qu'il « fabrique » librement.

Pour ce qui est d'une définition de *conversation* nous partons de celles des dictionnaires « grand public », bien que probablement rédigés par des linguistes, *Le Petit Robert* ou du *MAXIDICO* au lieu d'en demander une aux « folk » ⁽⁶⁾.

CONVERSATION [kōversasjɔ̃] n. f. — 1537; « relation, rapports, genre de vie » 1160; lat. *conversatio* « fréquentation » **1.** Échange de propos (naturel, spontané); ce qui se dit dans un tel échange. ⇒ **discussion**, **entretien**, **réunion**, **palabre**. *Conversation* entre deux personnes. ⇒ **dialogue**, **tête-à-tête**. *Conversation* familière. ⇒ **badinage**, **bavardage**. *Engager, commencer, entamer une conversation*. *Ranimer, soutenir, alimenter la conversation*. *Changer de conversation*. *Détourner la conversation*. *Éviter un sujet de conversation* (cf. *Ne pas parler de corde** dans la maison d'un pendu). *Au fil de la conversation*. « *La conversation fut languissante* » (Flaubert). *Avoir une longue conversation avec un ami*. *Être en grande conversation avec qqn*. *Faire la conversation avec qqn*, (fam.) *à qqn*. *Loc. Il a fait les frais de la conversation* : on n'a parlé que de lui. — *Conversation téléphonique*. ⇒ **communication**. **2.** *Entretien* entre personnes responsables, en petit nombre et souvent à huis clos. *Conversations secrètes, diplomatiques*. ⇒ **conciliabule**. **3.** Langue familière utilisée dans un entretien. *Dans la conversation courante*. ♦ *La conversation de qqn*, sa manière de parler; ce qu'il dit dans la conversation. *Sa conversation est agréable, brillante, amusante*. « *La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue* » (Flaubert). — **FAM.** *Avoir de la conversation* : avoir des choses à dire et en parler avec aisance. *Il n'a pas beaucoup de conversation*. **4.** Gâteau meringué à la frangipane.

CONVERSATION, subst. f.

1. Vx. Fréquentation. **2.** Entretien libre et spontané, échange de propos : *Relancer la conversation en changeant de sujet*. ► Méton. Manière de converser : *Sa conversation est délicieuse*; *Il n'a aucune conversation*, il n'a pas grand-chose à dire (fam.). **3.** Discussion entre dirigeants sur un sujet précis (gén. au plur.) : *Des conversations secrètes en vue d'un cessez-le-feu*. **4.** Cuis. Gâteau feuilleté, fourré de crème pâtissière ou de frangipane. ^{XXI} s. : lat.

Le Nouveau Petit Robert 2001 (1993 : 524)

Le MAXIDICO 1996 : 270 ⁽⁷⁾

(4) Ou, pourquoi pas, l'une qui se situe dans l'avenir : **il va m'entendre, *je me priverai pas de lui dire ce que je pense, *elle va encore me soûler de paroles*, etc.

(5) Cf. Fiehler (1990 : 105-106) qui regroupe les expressions allemandes caractérisant des phénomènes de communication par les métaphores issues de champs sémantiques de la *batte*, de la *nutrition*, de la *construction*, de la *musique*, des *plantes*, de la *météorologie*, du *mouvement*, etc.

(6) Pour des raisons que nous allons évoquer plus tard.

(7) Dictionnaire encyclopédique de la langue française – Le MAXIDICO – La Langue & Les noms propres, Editions de la Connaissance 1996.

Il semble, en effet, que les éléments de définition des dictionnaires cités que sont les substantifs synonymes « *échange de propos, discussion, entretien, dialogue, tête-à-tête, bavardage, communication* » ainsi que les adjectifs « libre, naturel, spontané », couvrent ce que le locuteur ordinaire entend couramment par *conversation*. Ces éléments d'une définition populaire de *conversation* ne diffèrent *a priori* pas de celle de l'analyse conversationnelle scientifique, « toute communication verbale où la répartition des tours de parole n'est pas préformée » (Bange 1983 : 3).

Toutefois, les points 2 dans l'entrée du Petit Robert et 3 dans celle du MAXIDICO révèlent une conception plus large de la *conversation* – incluant également des conversations de type professionnel et institutionnel où la possibilité d'une libre négociation des tours de parole n'est pas donnée – qui est sans doute aussi celle du locuteur ordinaire pour lequel l'échange langagier semble être un critère suffisant pour parler de *conversation*. N'oublions pas, par ailleurs, que l'analyse conversationnelle ethnométhodologique elle-même a depuis longtemps dépassé le stade de l'analyse du simple bavardage entre voisins « über den Gartenzaun »⁽⁸⁾, pour s'intéresser également à des conversations où l'alternance des locuteurs est au moins partiellement déterminée par des règles institutionnelles ou professionnelles (cf. Gülich/Mondada 2001)⁽⁹⁾.

Toutefois, l'analyse conversationnelle ethnométhodologique, sans pour autant considérer les « participants » de conversations comme des « judgmental dopes » (cf. Garfinkel 1967)⁽¹⁰⁾, ni leurs savoirs ou croyances relatifs à la conversation comme « stankos » selon Bloomfield (1944)⁽¹¹⁾, ne s'est, jusqu'à présent, jamais véritablement penchée sur les idées que les interactants-participants se font eux-mêmes au sujet du contenu, du déroulement, de l'organisation des conversations auxquelles ils participent. Et ceci en dépit du but affiché des disciplines « ethno- » de décrire l'ordre social (conversationnel) « dans la tête des gens » (cf. Garfinkel 1967). La raison se trouve dans le fait que les « conversationnalistes » considèrent que les « méthodes » employées par le non linguiste voire le non spécialiste participant à des conversations sont « seen but unnoticed » (cf. Garfinkel 1967) par lui-même, c'est-à-dire que ce dernier possède des savoirs (intuitifs) procéduraux mais non pas déclaratifs (cf. Antos 1996 : 139-140), ou encore qu'il « sait »⁽¹²⁾ *comment* (« knowing how »), mais pas *que* (« knowing that ») (*ibid.*). Par conséquent, afin de découvrir, de décrire ces « méthodes », *i.e.* les moyens verbaux et non verbaux dont se servent les interactants pour mettre interactivement en œuvre une organisation conversationnelle qui permet d'atteindre l'objectif communicatif poursuivi, l'analyse conversationnelle ethnométhodologique ne fait pas appel aux savoirs explicites sur la conversation des participants. En revanche, elle reconstitue ces méthodes, à partir d'enregistrements et de transcriptions de conversations authentiques, en analysant de façon méticuleuse les activités réciproques des participants dans leur déroulement séquentiel⁽¹³⁾. L'important est ainsi ce que fait conversationnellement un interactant, non pas ce qu'il pense qu'il fait. C'est unique-

(8) « Par-dessus le grillage du jardin » – comme on dit en allemand.

(9) Du simple fait que toute préformation dans la répartition des tours de parole est normalement visible à la surface de la conversation et peut, de ce fait, être reconstituée par l'analyste à travers les activités réciproques des participants.

(10) Traduit comme « idiots culturels » par Gülich/Mondada (2001).

(11) Qui n'avait que peu d'estime pour les « language beliefs of nonlinguists » (cf. Niedzielski/Preston 2000 : VII).

(12) Dans le sens de « je sais nager ».

(13) Cf. Gülich/Mondada (2001) pour une introduction aux principes qui sous-tendent l'analyse conversationnelle.

ment par le biais d'activités métadiscursives produites au sein ou à la suite de conversations authentiques, du type **ne m'interromps pas tout le temps* que l'analyse conversationnelle pourrait éventuellement accéder aux savoirs conversationnels, donc aux conceptions populaires de la conversation des participants. De telles activités métadiscursives, cependant, sont plutôt rares de surcroît, elles se limitent à des domaines conversationnels « peu techniques » que nous allons esquisser plus bas.

Les résultats de recherche des analystes de conversation obtenus en effectuant des recherches souvent laborieuses et extrêmement coûteuses en temps qui tiennent compte du moindre détail au niveau segmental, suprasegmental et, moins souvent, non verbal et contextuel-situationnel, se voient néanmoins fréquemment confrontés au jugement suivant de la part des « non conversationnalistes » :

« Ça étonne toujours un peu, les conversationnalistes. Des linguistes m'ont dit : "Pourquoi donc continuent-ils à faire des recherches sur les conversations, alors qu'on sait d'avance ce qu'ils vont trouver ?" » (Quéré 1985 : 73)

L'analyse conversationnelle n'est-elle donc rien d'autre qu'une « méthode »⁽¹⁴⁾ pseudo-scientifique qui décrit en termes savants les savoirs ou plutôt les conceptions populaires des participants ? Sait-on véritablement « d'avance », comme le prétend Quéré (1985) ce que l'on va trouver ? Ou encore : même si certains phénomènes d'organisation conversationnelle restent *a priori* « unnoticed » par les interactants, peuvent-ils être « noticed », *i.e.* remarqués et compris dans leur complexité organisationnelle, une fois que l'on y attire l'attention des participants ?

Etant donné que la recherche dans le domaine de la linguistique populaire s'est jusqu'à présent peu intéressée à la « machinerie conversationnelle » au centre des préoccupations de l'analyse conversationnelle ethnométhodologique⁽¹⁵⁾, nous avons effectué une mini-enquête « Vos idées sur la conversation »⁽¹⁶⁾ auprès de non linguistes afin d'élucider les savoirs populaires au sujet de la conversation (*cf.* section 4). Les résultats obtenus permettront ensuite d'effectuer une comparaison avec les méthodes d'organisation conversationnelle reconstituées par l'analyse conversationnelle (section 5) ; et par là même d'établir si le « folk » dispose véritablement de connaissances à tous les niveaux d'organisation conversationnelle comparables, faute de vocabulaire savant, à ceux décrits par l'analyse conversationnelle. Avant de procéder à ces analyses, il est indispensable de délimiter le champ de recherche de la linguistique populaire, d'autres disciplines concernées par l'organisation conversationnelle dans un sens large, telles que la linguistique, la linguistique d'amateurs et la didactique/vulgarisation (*cf.* Antos 1996) (section 2) et d'évoquer les difficultés (méthodologiques) dans l'élucidation des conceptions populaires des locuteurs ordinaires à travers un questionnaire (section 3).

(14) Terme que l'analyse conversationnelle réfute, préférant parler de « mentalité analytique » qui a pour objectif de découvrir les « méthodes » employées par les participants.

(15) Sachant qu'elle a bien entendu analysé certains aspects relatifs à la conversation, tels que les « verbes du dire » (Vivès 2004) ou les « mots ordinaires du dire » (Petit/Beacco 2004) ou encore les « dénominations ordinaires spontanées des activités langagières » (Katsiki/Traverso 2004 ; Hoenigswald 1966), la « classification des arguments dans les discours ordinaires » (Doury 2004), le « parler des classes dominantes » (Paveau 2007) ou les « représentations métalinguistiques ordinaires face à la nomination [...] des langues » (Tabouret-Keller 2004).

(16) Voir l'annexe 1.

2. Linguistique populaire entre linguistique scientifique, linguistique d'amateurs et didactique/vulgarisation

En traduction de « folk linguistics » et de « Volkslinguistik », employés à l'origine par l'anthropologie, l'ethnographie, le folklore et la mythologie (cf. par ex. Hoenigswald 1966)⁽¹⁷⁾, Brekle (1989) propose le terme « linguistique populaire » qu'il définit comme suit :

« De façon provisoire on peut dire que le domaine de la linguistique populaire comprend tous les énoncés qu'on peut qualifier d'*expressions naturelles* (c'est-à-dire qui ne viennent pas des représentants de la linguistique comme discipline établie) désignant ou se référant à des phénomènes langagiers ou fonctionnant au niveau de la métacommunication. » (*id.* : 39)

Niedzielski/Preston (2000), partageant le point de vue de Brekle (1989) quant à l'absence d'expertise de ceux émettant des « expressions naturelles » au sujet du phénomène en question, soulignent, d'une part, qu'il ne s'agit pas de dévaluer les « folk beliefs », d'autre part, que ces croyances ou idées ne préjugent en rien de la véritable nature du phénomène concerné.

« We use *folk* to refer to those who are not trained professionals in the area under investigation [...]. We definitely do not use *folk* to refer to rustic, ignorant, uneducated, backward, primitive, minority, isolated, marginalized, or lower status groups or individuals. [...] We also adopt from modern folklore the notion that folk belief is simply belief, its folk character being no indication of its truth or falsity. » (*id.* : viii)

Contrairement à Brekle (1989), dont la définition semble suffisamment large pour couvrir également les « méthodes » d'organisation conversationnelle reconstituées par l'analyse conversationnelle, en tous cas des phénomènes langagiers non métadiscursifs, Beacco (2004) limite le champ de la linguistique populaire expressément aux « représentations métalinguistiques ordinaires » :

« [La linguistique populaire est l'] étude des représentations métalinguistiques ordinaires, qui concernent le langage, les langues, leurs variétés [...], leur apprentissage [...], telles qu'elles sont verbalisées (activées, construites ou réélaborées dans l'interaction verbale, par exemple) sous forme de définitions, observations d'expérience, opinions, jugements ou croyances, par des non-spécialistes du langage » (Beacco 2004 ; cité d'après Katsiki/Traverso 2004 : 47)

C'est cette dernière conception de la linguistique populaire qui sera adoptée au sein du présent article, c'est-à-dire que les « définitions, observations d'expérience, opinions, jugements ou croyances » émis par les locuteurs ordinaires doivent obligatoirement se situer au niveau métadiscursif, même si ce sont des formules toutes faites telles que *parler sous le contrôle de quelqu'un* ou *faire la sourde oreille*.

Cependant, les contenus de tels commentaires métadiscursifs au sujet de phénomènes conversationnels peuvent être par moment plus au moins conformes aux « méthodes » des participants reconstituées par l'analyse conversationnelle, par exemple *A interrompt B en permanence ; un locuteur parle très vite/lentement/fort ; untel monopolise la parole, quelqu'un ne répond pas aux questions ; un autre ne termine jamais ses « phrases » etc.* Il s'avère de ce fait qu'une distinction

(17) Voir Niedzielski/Preston (2000 : 2-5) pour un aperçu historique de la « discipline » ; également Brekle (1989) pour quelques éléments.

claire et nette entre linguistique populaire et analyse conversationnelle est difficile à établir, il existe de toute évidence des domaines conversationnels où perceptions populaires et méthodes conversationnelles scientifiquement reconstituées se superposent. La représentation schématique suivante ne préjugera cependant en rien de l'étendue du champ de connaissances ou de croyances partagées par les deux « disciplines » qui restera à déterminer.

Illus. 1 : Relation entre linguistique populaire et analyse conversationnelle

Qui plus est il n'est pas du tout certain que les conceptions populaires de la conversation ne soient pas dans une mesure plus ou moins étendue influencées par d'autres disciplines préoccupées par les problèmes de communication en général et la conversation en particulier. Il convient d'évoquer ici notamment la « linguistique d'amateurs »⁽¹⁸⁾ (« Laien-Linguistik ») décrite par Antos (1996) que ce dernier définit en tant que forme moderne et « non muséale » de la linguistique populaire de Brekle (1985).

« Laien-Linguistik » ist eine an die breite Öffentlichkeit gerichtete praxisorientierte Sprach- und Kommunikationslehre zur Lösung muttersprachlicher Probleme. Sie ist eine *für* und bisweilen auch *von* (gebildeten) Laien betriebene handlungsorientierte Thematisierung des Gebrauchs von Sprache in Kommunikation in Form von bestimmten Publikationen und Lehrangeboten (« Seminare », « Trainings »). In laien-linguistischen Angeboten spiegeln sich praxisorientierte gesellschaftliche Bedürfnisse nach Wissen, Beratung, Qualifikation, aber auch nach Unterhaltung im Bereich von Sprache und Kommunikation wider. Globales Ziel der Laien-Linguistik ist daher die Befriedigung dieser Bedürfnisse durch Vermittlung von entsprechendem theoretischen und praktischen Wissen, durch Ratschläge, Übungen sowie durch andere handlungsbegleitende Hilfsmittel (z.B. Nachschlagewerke wie Grammatiken, Wörterbücher usw.). » (Antos 1996 : 13)⁽¹⁹⁾

(18) Ma traduction (avec l'aide de Guy Achard-Bayle).

(19) « La linguistique d'amateurs fournit des conseils dans le domaine de langue et communication pour le grand public afin de les aider à résoudre des éventuels problèmes liés à l'utilisation de leur langue maternelle. C'est un traitement pragmatique *par* et souvent aussi *pour* des non spécialistes (éduqués) de l'utilisation de la langue dans la communication sous forme de publications et de cours ("séminaires, trainings") spécifiques. Les propositions offertes par la linguistique d'amateurs reflètent les besoins pratiques de la société en connaissances, en conseil, en qualification, mais également en divertissement dans le domaine de la langue et de la communication. L'objectif global de la linguistique d'amateurs est de satisfaire ainsi ces besoins à travers la transmission de savoirs théoriques et pratiques adéquats, des conseils, des exercices ainsi que d'autres matériaux spécifiques (par ex. des ouvrages de référence tels que les grammaires ou dictionnaires). » (d'après Antos 1996 : 13 ; ma traduction).

Cette linguistique d'amateurs est, toutefois, bien plus qu'une simple forme « non muséale » de la linguistique populaire car, indépendamment du fait qu'elle revêt des supports et des formes de loin plus élaborés et plus systématiques que les représentations du locuteur ordinaire, elle agit systématiquement dans une perspective prescriptive. De surcroît, le contenu des conseils etc. est fréquemment inspiré de travaux scientifiques, par exemple des axiomes pragmatiques de Watzlawick *et al.* (1969), et les linguistes amateurs, sans effectuer des recherches scientifiques en langue et communication, ne sont pas des locuteurs ordinaires, pour se situer sur une échelle d'expertise à l'intermédiaire entre locuteur ordinaire et linguiste (scientifique) ⁽²⁰⁾.

Tout comme le locuteur ordinaire le linguiste amateur pourrait en outre se servir d'ouvrages en didactique des langues ou de vulgarisation de résultats de recherche linguistique (*cf.* par ex. Schmale 2002 ou Tannen 1990). Antos (1996) différencie ce domaine de la linguistique d'amateurs en attribuant une « invariance des savoirs transférés » à la didactique et la vulgarisation ce qui signifie que les éléments de connaissances (d'origine scientifiques) en question peuvent être simplifiés et illustrés, mais en aucun cas modifiés dans leur essence. Principe pas (toujours) respecté par la linguistique d'amateurs qui s'intéresse exclusivement aux savoirs pragmatiquement pertinents, sans oublier que ses conseils ne s'appuient que rarement sur des recherches scientifiques ⁽²¹⁾.

À l'ère où l'enseignement de la communication a fait son entrée au collège même et où l'on trouve des guides de la communication dans les rayons du supermarché, sans parler de l'influence des médias ⁽²²⁾, il serait certainement une erreur de penser que les conceptions populaires de la conversation existent à l'état pur. L'illustration suivante tente de schématiser, sans prétention d'indiquer le degré exact d'interdépendance, la relation entre linguistique populaire, linguistique d'amateurs et didactique des langues et vulgarisation de résultats de recherches linguistiques.

Illus. 2 : Relations entre différentes approches effectuant des recherches dans le domaine de la « conversation »

(20) *Cf.* l'illustration 3 plus bas.

(21) Ce qui ne signifie du reste aucunement que la « Laien-Linguistik » accepterait les critiques ou conseils de la linguistique scientifique. Nos efforts pour expliquer que le caractère inadapté et néfaste du modèle émetteur-récepteur en ce sens lors d'un congrès « œcuménique » (*cf.* Schmale 2007a) sont restés sans écho positif.

(22) Pensons aux « netiquettes », c'est-à-dire des règles de communication, parfois imposées, pour pouvoir participer à certaines listes de discussion. Ou encore à la *dictée* de Bernard Pivot, les chroniques de Claude Duneton dans le *Figaro* (*Le plaisir des mots* du 14/10/2007) ou la vulgarisation de lexique par Alain Rey sur *France Inter* (merci à GAB pour ces informations !). En allemand, évoquons les ouvrages à succès de Bastian Sick (par ex. 2006).

3. Méthodes et problèmes d'élucidation des conceptions populaires de la conversation

À l'instar de Katsiki/Traverso (2004) qui s'intéressent « aux cas où les locuteurs dénomment *spontanément* des activités verbales au cours de leurs échanges » (*id.* : 50), la présente étude des conceptions populaires de la conversation devait initialement et idéalement ⁽²³⁾ être basée sur des activités métadiscursives, tirées de nos corpus, produites naturellement par les interactants au cours de leur négociation conversationnelle.

« L'étude du métalangage est une voie possible pour accéder aux représentations que les locuteurs ordinaires se font de la langue en général – ou d'une activité discursive en particulier [...]. » (Doury 2004 : 62)

Or un corpus de conversations téléphoniques de quelques trois heures de communications privées, professionnelles et institutionnelles (*cf.* Schmale 2007b, c), comprend une seule et unique occurrence de ce type ⁽²⁴⁾.

(1) [CONSTATATION]

022	D	mais enfin elle peut se déplacer dans la maison ; quand même,
023	P	(oh) difficilement.
024	D	o:h ;> (.)
025	P	très difficilement.
026	D	<<all> mai :s (.) comment ça se fait ça,
027	D	c'est parce qu'elle se nourrit pas ?>
028	P	ah ben non j=sais pas eu :h-
029	P	c'est ÇA quoi.
030		(-)
031	D	O:H.
032	P	(tu penses hein) passer son chiffon
033	P	elle a passé une heure ce matin,
034	P	pour faire le : (.) le rez-de-chaussée.
035	D	ben oui mais-
036	D	ça c'est pas de sa faute; hein
037	P	ah c'est pas de sa faute, y=a pas question
038	P	que ce soit de sa faute mais (.) c'est une CONSTATATION.
039	D	a:h (.) ben qu'est-ce que : : il va vous falloir quelqu'un
040	D	pour eu:h pour pour pour t'
041	P	<<dim> ah ben je me débrouillerai (tout seul).>

[Extrait tiré de : « tiens sur tes jambes » ; (Schmale 2007b : 104-5).]

(23) En partant du principe qu'il est plus naturel et authentique si un interlocuteur parle d'un fait de communication de façon endogène et située, plutôt que de manière réflexive, c'est-à-dire en dehors d'un contexte conversationnel authentique.

(24) Et aucune dans les corpus de Schmitt (2008) ou Walther (2005) et dans nombre d'autres corpus allemands et français.

Dans la séquence mise en relief (l. 036 à 038), les interactants P et D négocient la valeur illocutoire d'un énoncé. En effet, P interprète sans doute l'énoncé de sa fille D *c'est pas de sa faute* (l. 036) comme reproche, tout au moins comme qualification erronée de ses explications précédentes (cf. l. 022 à 034), car il requalifie *faute* par *constatation*, donc d'acte de langage sans connotations négatives. Petit/Beacco (2004) considèrent « les dénominations des genres discursifs comme une forme de la connaissance, intuitive et non savante, de la communication verbale » (*id.* : 87) ; ces dernières se situent par conséquent dans le champ des préoccupations de la linguistique populaire⁽²⁵⁾. Toutefois, il ne s'agit pas d'une activité qui porte sur un phénomène de la « machinerie conversationnelle » du type **ne m'interromps pas tout le temps* qui est le véritable objet du présent article, mais d'une négociation plutôt rare de la valeur illocutoire d'un énoncé, normalement ne figurant pas au centre d'intérêt de l'analyse conversationnelle.

Afin de déterminer si l'on, ou plus précisément le locuteur ordinaire, sait effectivement d'avance ce que les conversationnalistes vont trouver (cf. Quéré 1985 : 73 ; *supra*), nous avons de ce fait décidé de soumettre un questionnaire « Vos idées sur la conversation » à des informateurs français (cf. annexe)⁽²⁶⁾. Or la confection d'un tel questionnaire destiné à élucider les *conceptions populaires de la conversation* de locuteurs ordinaires posait quelques problèmes méthodologiques. Il s'agissait en effet de proposer des questions visant des comportements conversationnels qui n'étaient ni trop directives, c'est-à-dire décrivant un phénomène d'organisation de façon telle que le locuteur ordinaire ne pouvait faire autrement que de répondre par l'affirmative⁽²⁷⁾, ni trop ouverte, lui demandant une définition de la conversation ou de faire le récit de conversations vécues. Dans une première version du questionnaire nous avons en effet posé la question « Qu'est-ce que pour vous une "conversation" » ? pour obtenir une réponse telle que « Des individus qui échangent des paroles avec plus ou moins d'intérêt, pour partager des informations, des idées, des sentiments... » Ce n'est de toute évidence pas le rôle du locuteur ordinaire que de fournir des définitions, tel un dictionnaire, de ce qu'est la *conversation*, alors qu'il « connaît » et utilise intuitivement les ou des éléments constitutifs qui la caractérisent. Doury (2004 : 62) fait la même remarque au sujet de la « classification des arguments dans les discours ordinaires » en observant que les locuteurs normaux n'ont pas normalement à caractériser ou à catégoriser des arguments.

Avant de présenter et d'analyser les résultats de la mini-enquête menée, deux remarques au sujet d'autres pistes d'élucidation de conceptions populaires de la conversation que nous n'avons pu poursuivre au sein de la présente étude. La première sont les « chats » ou les forums de discussion sur Internet qui comprennent des commentaires métadiscursifs du type **ce n'est pas la peine de crier* lorsque quelqu'un écrit en majuscules (le « flaming »⁽²⁸⁾). La deuxième piste seraient les exem-

(25) En se référant à Bakhtine : « Les genres discursifs, comme le souligne M. Bakhtine, constituent la forme première de l'expérience de la communication » (Petit/Beacco 2004 : 87). Voir également Katsiki/Traverso (2004) sur les « dénominations ordinaires spontanées des activités langagières ».

(26) La méthode de l'enquête est également employée par Preston et Niedzielski (2000).

(27) Par exemple : « Est-ce que vous êtes gêné si quelqu'un vous coupe la parole/regarde toujours ailleurs quand il vous parle ? » ou encore « Avez-vous remarqué que quelqu'un qui raconte une histoire jouit d'un droit de parole plus étendu que d'habitude ? »

(28) D'où le courriel suivant, authentique, reçu par une collègue : « Sorry. I didn't mean to shout with the capital letters on the document. I wanted to highlight them but couldn't fathom out how to do it on my new laptop- ICT not my best skill ! »

ples littéraires, sachant que les écrivains sont souvent de très bons conversationnalistes ; citons comme exemple Andrea Camilleri, qui fait très fréquemment des observations d'ordre conversationnel dans ses romans policiers, pour un exemple type de « channel discrepancy » (cf. Mehrabian/Wiener 1967) :

« Mariastella se tourna.
 – Si vous voulez entrer un moment...
 Paroles d'invite mais les yeux de la femme disaient tout le contraire : « Par pitié, va-t'en, laisse-moi seule et tranquille. »
 – Merci, dit Montalbano⁽²⁹⁾.
 Et il entra. » (Andrea Camilleri, *L'odeur de la nuit*, Fleuve noir, 2003, 193)⁽³⁰⁾

Compte tenu de leurs connaissances intuitives des faits de langue et de communication il n'est pas du tout certain que les auteurs d'œuvres littéraires soient des locuteurs ordinaires, sachant que ce ne sont pas non plus des linguistes. À l'instar du linguiste amateur, l'écrivain se trouve quelque part sur une échelle, entre l'absence totale de connaissances sur la conversation et les connaissances parfaites de l'organisation conversationnelle. La représentation suivante tente de schématiser la relation esquissée, en admettant volontiers qu'elle ne revêt, en aucun cas, un caractère définitif, les « savoirs » des uns et des autres étant fonction d'une multitude de paramètres variables⁽³¹⁾.

Illus. 3 : Connaissances sur la conversation⁽³²⁾

(29) Le même Montalbano qui déteste les expressions stéréotypées. Fait qui témoigne également d'une sensibilité forte pour les phénomènes langagiers de l'auteur Camilleri (cf. *L'Odeur de la nuit*, 2003).

(30) En réponse à une remarque de Guy Achard-Bayle que je remercie ici à nouveau de ses remarques utiles et constructives : il n'est pas du tout certain qu'un narrateur omniscient en vaut un autre, c'est-à-dire certains auteurs sont très loin des réalités conversationnelles (cf. par exemple l'exemple de Val McDermid à la fin du dernier chapitre de cet article).

(31) Un linguiste amateur pourrait tout à fait avoir davantage de connaissances sur la conversation qu'un linguiste spécialiste de phénomènes syntaxiques.

(32) Je remercie mon fils Karsten pour la mise en forme.

4. Résultats et analyse de l'enquête sur les conceptions populaires de la conversation

Lors d'une phase liminaire, plusieurs versions du questionnaire ont été testées auprès d'un certain nombre d'étudiants non spécialistes en analyse conversationnelle, afin de l'adapter au mieux aux objectifs de l'étude. Ensuite le questionnaire « Vos idées sur la conversation », reproduit dans l'annexe du présent article, a été soumis à quelque vingt-trois étudiantes et étudiants en « études germaniques », qui reçoivent un enseignement important en grammaire allemande, mais pratiquement aucun en communication et encore moins en analyse conversationnelle. En outre, onze personnes de diverses professions entre 40 et 86 ans ont accepté de répondre aux huit questions sur la conversation. Nous avons naturellement conscience du fait qu'il ne s'agit en aucun cas d'une étude représentative ; elle n'a d'autre prétention que de servir d'indicateur de certaines tendances. Nous présentons par la suite les résultats de l'enquête, en nous contentant sauf exception d'un résumé des idées exprimées par les enquêtés sur la conversation, un résumé qui nous oblige à avoir le plus souvent recours à la paraphrase ; la citation mot à mot de réponses entre guillemets intervient seulement lorsqu'elle semble mieux illustrer une conception de la conversation que le rephrasage d'une réponse fournie. Une analyse sommaire des différentes idées sur la conversation sera effectuée suite au « dépouillement » des questionnaires.

Question 1 : Y a-t-il des règles à respecter au sein d'une conversation ?

Au cœur de toutes les réponses se trouve le phénomène de politesse qui est le plus souvent évoquée de façon très générale ; parfois les informateurs choisissent le terme de « courtoisie ». Plus précisément, sans pour autant détailler l'idée de politesse au niveau langagier ou conversationnel, on adapte son langage à son interlocuteur, on ne parle pas « de choses qui pourraient blesser l'interlocuteur de façon volontaire », on accepte et respecte les différents points de vue, s'intéresse à l'autre, on ne s'énervé pas. Plus concrètes sont les règles suivantes : on ne se « moque pas de la personne qui parle en souriant ou en riant alors qu'elle est sérieuse » ; on fait attention au tutoiement/vouvoiement. Un informateur stipule le respect des règles de la grammaire et de la conjugaison. Bien que d'ordre assez général, un grand nombre de règles relatives au comportement conversationnel font objet de commentaires : il ne faut pas couper la parole à son interlocuteur (mentionnée 18 fois), « répondre seulement lorsque l'autre a terminé de parler », écouter, prendre successivement la parole (« une seule personne à la fois »⁽³³⁾), respecter le temps de parole de l'autre, le laisser finir sa phrase, ne pas monopoliser la parole. Sur plan non verbal, on évoque l'importance des gestes et mimiques, notamment du sourire ainsi que de la direction et de l'intensité du regard.

Question 2 : Existe-t-il des façons de s'exprimer chez votre interlocuteur que vous n'appréciez pas ou qui vous mettent mal à l'aise ? Ou au contraire, que vous trouvez plutôt agréables ?

Les réponses portent sur l'attitude de l'interlocuteur, son langage, sur des

(33) Commentaire influencé par des connaissances en analyse conversationnelle ? Il s'agit, en effet, de la deuxième règle de Sacks/Schegloff/Jefferson (1974 : 700) : « Overwhelmingly, one party talks at a time. »

aspects d'énonciation, ainsi que des aspects d'organisation conversationnelle dans un sens large ou « populaire ».

Pour ce qui est de l'attitude ou de la relation avec le partenaire d'interaction, on n'apprécie guère un interlocuteur qui est « fermé », égocentrique (« moi je »), se donne un air supérieur par les mimiques ou les gestes, a des avis divergents, croit tout savoir, exagère la réalité, se plaint en permanence, ne dit que des choses négatives, refuse de prendre position, s'exprime de façon hautaine et méprisante. Un seul – jeune – informateur n'aime pas « les personnes âgées qui me prennent de haut sur un sujet que je connais aussi bien ».

Quant aux aspects langagiers, commentés avant tout au niveau lexical et syntaxique, nos informateurs sont mal à l'aise lorsqu'un interlocuteur utilise des gros mots ou un langage argotique et/ou vulgaire, emploie un vocabulaire inconnu ou trop soutenu, n'utilise pas les formes féminines, emploie le langage des jeunes ; un jeune enquêté juge déplacé « de tutoyer un adulte qui a l'âge de ses parents ».

Au niveau de l'énonciation sont mentionnés essentiellement des aspects prosodiques : parler fort, sans articulation, sur un ton agressif, trop vite, sans articuler, avec beaucoup d'hésitation, en bégayant.

L'organisation conversationnelle dans un sens large est visée lorsque les informateurs se disent dérangés quand on leur coupe la parole, monopolise la parole, n'écoute pas ou laisse une question sans réponse, interrompt la conversation pour éviter un sujet, répond uniquement par « oui » ou par « non ». En tant qu'activités non verbales sont mentionnées : un interlocuteur qui approche trop son visage, qui regarde autre chose en même temps, qui ne regarde pas l'autre.

Question 3 : Y a-t-il des tics de langage que vous remarquez chez vos interlocuteurs ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples s.v.p.

Les tics de langage qu'on remarque chez ses interlocuteurs se situent essentiellement au niveau des expressions employées : quelqu'un qui dit toujours « voilà quoi » à la fin de chaque phrase ou « ok, hein », « quoi », « t'sais », « c'est clair » ; toujours en début de phrase « ceci dit », « tu vois » ; des « petits mots » tels que « ben, euh, c'est clair, quoi », « genre », « euh, en fait, donc, grave, donc, étant donné que, carrément, t'inquiètes, franchement » ; le bégaiement ; les raclements de gorge ; la production de « sons » comme « boum » ou « hmm » ; parler pas assez fort ou trop vite ; utiliser comme féminin de « pourri » la forme « pourrite ». Certains informateurs sont sensibles aux interlocuteurs qui font beaucoup de gestes ou qui parlent des mains. Un seul évoque les interlocuteurs peu courtois « qui mangent en parlant » (*sic* !).

Les propres tics langagiers sont jugés de la même manière, ajoutons simplement : « répéter ce que je viens de dire » ; tendance à tout amplifier ; mettre longtemps à trouver le mot exact.

Question 4 : Parlez-vous de la même manière à tous, par ex. à vos proches, collègues de travail, fonctionnaires, supérieurs, enfants, étrangers, etc. ? Quelles sont les différences ?

C'était sans doute la question qui posait le moins de difficultés à tous les informateurs car il était évident pour tous qu'on ne peut pas parler de la même façon à tous ses interlocuteurs. Seulement deux commentaires se contentaient de constater qu'on façonne son langage en fonction « de la personne à laquelle on

parle » ou encore du statut ou de l'âge de son interlocuteur ; la plupart différenciaient entre supérieurs ou personnes pas/peu connues, proches ou amis ainsi qu'étrangers (*i.e.* locuteurs non natifs du français) et enfants.

Lorsqu'il s'agit de conversations formelles⁽³⁴⁾, de conversations avec des supérieurs, d'entretiens avec des personnes peu ou pas connues, ou dans certaines situations (médecin, banque), on choisit une langue plus soutenue, on surveille sa langue, on cherche à employer le mot adéquat, on parle correctement sans mots familiers, on « vouvoie ». Un informateur parle avec « une petite voix, timide et réservée » lorsqu'il s'adresse à un supérieur⁽³⁵⁾.

En revanche, avec les membres de la famille, les proches, les amis, on emploie une langue familière, moins recherchée, spontanée et courante ; on plaisante plus facilement, parle plus vite et prend des libertés. En particulier avec les amis, on utilise le langage des jeunes.

Curieusement, certains informateurs mettent sur le même plan locuteurs non natifs (étrangers)⁽³⁶⁾ et enfants auxquels on parle moins vite, sans vulgarité, en simplifiant le langage (« vocabulaire simple »), de façon plus imagée et correcte ; on évite aussi les contractions.

Toutefois, en dépit des règles à respecter (sous 1) et des idées exprimées sur la communication non verbale (sous 7), aucun commentaire ne porte explicitement sur un fait d'organisation conversationnel à proprement parler, tel que **j'évite à tout prix de couper la parole à un supérieur, mais je le fait avec des amis, *j'accorde davantage de temps de mise en mots à un étranger, *je surveille gestes et mimiques d'un supérieur pour lire son attitude envers moi*, etc.

Question 5 : Vous êtes-vous déjà énervé en raison du comportement de votre interlocuteur ?

Les commentaires portent tout d'abord sur la relation entre les interactants, moins souvent sur des aspects langagiers et encore moins sur l'organisation conversationnelle à proprement parler. Les aspects suivants sont jugés négativement :

— l'attitude d'un interlocuteur qui agresse verbalement, est irrespectueux, est trop pressant, ne se laisse pas convaincre, ne veut pas entendre raison, n'accepte pas les idées de l'autre, veut s'imposer, ne croit pas l'autre, croit tout savoir, fait comprendre à l'autre qu'il ne sait rien, insiste trop pour convaincre l'autre, ne respecte pas l'autre, est hautain, donne des leçons de moral, est hypocrite ;

— certaines activités langagières : un interlocuteur qui utilise un langage complexe sans expliquer les mots compliqués, qui utilise un langage vulgaire ou ordurier, répète dix fois la même chose avant de venir au fait, parle trop vite, n'articule pas ;

— des aspects conversationnels dans un sens plus ou moins large : un interlocuteur qui coupe sans cesse la parole, n'écoute pas ou qui n'écoute pas la réponse à une question qu'il vient de poser, qui ne répond pas ou ne laisse pas ré-

(34) Voici la preuve que la conception populaire inclut le point 2 « entretien entre personnes responsables » du *Petit Robert* (cf. section 1) dans sa définition de la conversation.

(35) D'ailleurs aussi avec les étrangers.

(36) Et ceci sans distinction du niveau de compétence du non natif, fait qui pourrait entraîner des problèmes au niveau de la « face positive » du locuteur non natif (cf. Schmale 1998).

pondre l'autre, qui n'essaie pas de comprendre, qui monopolise la parole (« moi je moi je moi je ») ;
— des aspects conversationnel non verbaux : l'interlocuteur regarde ailleurs (et manifeste ainsi qu'il n'est pas intéressé par ce dit l'autre), ne regarde pas l'autre en face, émet des raclements de gorge ou qui rit pour pouvoir intervenir.

Question 6 : Avez-vous déjà coupé court à une conversation ? Si oui, pour quelles raisons ?

Mis à part certains informateurs qui répondent par « non » et qui essaient plutôt « de calmer les esprits » ou de changer de sujet, un grand nombre de motifs pour rompre le contact sont évoqués, se situant avant tout au niveau d'un comportement global de l'interlocuteur qui n'est pas explicité à travers des activités conversationnelles spécifiques. Aussi on coupe court à une conversation lorsque l'interlocuteur ignore tout ce qu'on dit ; ne respecte pas les choix, les points de vue de l'autre ; n'est pas d'accord ; ce qu'il dit est exaspérant ou inintéressant ; n'évolue pas ; essaie d'imposer son point de vue ; est têtue et ne veut rien entendre ; insiste sur quelque chose qui est énervant ; sait dès le début que la conversation « l'affectera personnellement ». On met également prématurément fin à une conversation quand elle n'aboutit à rien ; on n'a pas le même point de vue ; on risque une dispute ; elle devient impossible ou désagréable ; il est impossible de trouver un terrain d'entente (politique, religion) ; on parle de sujets qui fâchent ou qui ennuiant ; l'échange n'est pas bon ou dérive ; on sait qu'on a raison, mais le partenaire insiste. Beaucoup plus rarement, les informateurs évoquent un aspect langagier comme raison de rupture, en parlant par exemple de la longueur d'une conversation « qui va s'éterniser », du ton inacceptable de ce dernier, et notamment un langage vulgaire. Seulement à deux reprises, un type d'activité conversationnelle est donné comme raison d'une rupture de contact : « quand un interlocuteur me coupe sans cesse la parole ou ne m'écoute pas du tout ».

Question 7 : Faites-vous attention aux gestes et aux mimiques de vos interlocuteurs lorsqu'ils parlent ?

Seulement quatre informateurs excluent complètement d'y faire attention, alors qu'un relativement grand nombre dit les remarquer de temps en temps, sans pourtant en faire une fixation ou encore seulement lorsqu'ils sont hors du commun et réguliers, particulièrement fréquents, « sautent aux yeux et sont exagérés » ou lorsque « les mimiques sont rigolotes ». Quelques informateurs parlent du regard, de l'expression du visage, du sourire, des « mouvements des bras, des mains, des yeux, de la bouche », un seul de la distance (la proxémique) et des mouvements « déictiques »⁽³⁷⁾ ; toutefois, dans la grande majorité des cas, aucun exemple concret d'une fonction d'un type spécifique de communication non verbale n'est fourni.

En général, les enquêtés attribuent trois fonctions aux gestes et mimiques :

— expression de sentiments, d'états d'âme ou d'esprit : tristesse, joie, agression, stress, anxiété, énervement, nervosité, sérieux ;

(37) Terme savant connu par les étudiants en germanistique à travers la fonction *déictique* (anaphorique, cataphorique et exophorique) des démonstratifs.

— de par une contradiction (« channel discrepancy ») entre l'expression non verbale d'un sentiment et le contenu propositionnel de l'expression verbale un « non-verbal leakage » (Ekman/Friesen 1969) des véritables sentiments ⁽³⁸⁾ : un informateur indique que gestes et mimiques sont « très importants car plus révélateurs qu'un simple "oui" impassible », et un autre, fournissant ainsi le seul exemple concret de l'attribution d'une fonction à un type spécifique de communication non verbale : « froncer les sourcils montre la désapprobation » ;

— importance de la communication non verbale dans la constitution de la relation avec le partenaire : « regarder dans les yeux est un signe de franchise et d'honnêteté », l'importance du regard et du sourire, « on n'a pas envie d'aller vers quelqu'un dont l'expression du visage est fermée » ; un autre enquêté se dit gêné lorsque l'interlocuteur communique de trop près.

Question 8 : Qu'est-ce qui est pour vous une bonne et une mauvaise conversation ?

Mises à part des remarques très générales, les informateurs (re)produisent ici des commentaires au sujet de divers aspects avant tout relationnel et conversationnel au sens large, moins souvent au niveau langagier et thématique.

— À un niveau de réflexion très général : une bonne conversation « sert à quelque chose », « elle nous enrichit », vise une fin, un but ;

— concernant la relation avec l'interlocuteur : une conversation est bonne lorsque les interlocuteurs se comprennent correctement, prennent un réel plaisir à échanger, ont un entretien vivant et animé, se respectent, sont polis, « font preuve d'ouverture d'esprit, de tolérance et ne restent pas entêtés ». Une bonne conversation aboutit à une fin satisfaisante pour les deux partis, ou encore ces derniers prennent un tel plaisir qu'ils n'ont plus envie de s'arrêter. Un seul informateur, à l'instar de Montaigne (*cf.* la citation en début du présent article), souhaite « une confrontation des points de vue qui nous amène à repenser notre conception première », et un autre considère qu'une bonne conversation peut être « mouvementée et agréable à la fois » ;

— pour ce qui est de l'organisation conversationnelle au sens large, les informateurs citent grosso modo les mêmes aspects déjà évoqués sous 1 ou 2 : on s'écoute, parle à tour de rôle, ne se coupe pas la parole, ne parle pas trop vite. En outre, au sein d'une bonne conversation on « parle beaucoup », « rigole », échange tranquillement avec une personne ses idées et ses opinions ;

— les éléments langagiers, constitutifs pour une bonne conversation : « on parle un bon français », emploie un lexique varié ainsi qu'un langage compréhensible ;

— le seul critère thématique évoqué pour une bonne conversation est : choisir un sujet banal qui ne provoque pas de dispute, du reste, « même un sujet banal peut être bien discuté ».

(38) La communication non verbale prime ici sur le message verbal.

5. Conceptions populaires de la conversation et structures d'organisation reconstituées par l'analyse conversationnelle

L'analyse des questionnaires sur la conversation révèle que le locuteur ordinaire, s'il existe « à l'état pur » (cf. illustration 2), perçoit une conversation avant tout en fonction de l'attitude de l'interlocuteur ou de la relation avec ce dernier. Schmölders (2001)⁽³⁹⁾ qui a effectué une enquête semblable à la nôtre parmi des étudiants allemands obtient grosso modo les mêmes résultats : la politesse, la bonne entente, même l'harmonie sont des critères primordiaux pour grand nombre d'informateurs⁽⁴⁰⁾.

« Das gute Gespräch ist deutlich in einer Vertrauens-Beziehung situiert. [...] Hilfe in allen Lebenslagen soll das Gespräch mit Freunden bieten, Ratsuche zulassen, Bestätigung durch Zuhören, Geduld beim Zuhören, Offenheit und Ehrlichkeit, Humor und Spaß, Klatscherzählen, Austausch von Erfahrungen, und : die Freunde sollen immer für ein Gespräch offen und bereit sein. [...] Böse Überraschungen wie Ungeduld im Gespräch, Verschlossenheit, aneinander vorbei reden, einander lächerlich machen, einander aushorchen, den Mund nicht auftun, sollen ebenfalls bis zu einem gewissen Grade repariert werden... » (id. : 20-21)⁽⁴¹⁾

Un idéal qui, en simplifiant et en faisant abstraction du contexte historique, ressemble à celui de « l'art de la conversation » de la France du dix-septième siècle (cf. Göttert 1998 : 1326)⁽⁴²⁾.

Les commentaires, au sein des deux enquêtes au sujet des activités mimo-gestuelles sont assez riches, attribuant des fonctions à la communication non verbale dans le domaine de l'expression des sentiments, de la relation avec le partenaire et la « fuite non verbale » (« non-verbal leakage ») (cf. les réponses à la question n° 7 du questionnaire, section 4).

Les étudiants de l'étude allemande font également des observations très proches de celles des informateurs français, au niveau verbal et non verbal quant à la politesse et du respect du partenaire :

« ... körperlich Abstandhalten, beim Reden in die Augen schauen, sachliche Rede, mit Fragen auf den andern eingehen, Tabu-Themen beachten, nicht auf Informationen aus dem Privatleben aus sein, nicht vertraulich werden. [...] Bemängelt wurde vor allem das egoistische Über-sich-selber-Reden, der Ausschluss von Beistehenden aus der Konversation ; zu große Lautstärke, körperliche Aufdringlichkeit, Verwendung von Floskeln, Brutalität. » (Schmölders 2001 : 21-22)⁽⁴³⁾.

(39) Cf. également Schmölders (1979) qui regroupe un grand nombre d'extraits de textes sur « l'histoire européenne de la conversation ».

(40) Sachant que les étudiants allemands interrogés semblent réserver la catégorie « Gespräch » (conversation, entretien) avant tout aux amis et proches, même si le questionnaire de Schmölders (2001) prévoit aussi des relations hiérarchisées.

(41) « Une “bonne” conversation est fondée sur une relation de confiance. [...] La conversation avec des amis doit être un renfort dans toutes les situations de la vie : apporter des conseils, écouter patiemment pour rassurer, être franc et honnête, faire de l'humour et des boutades, raconter des ragots, échanger des expériences ; les amis doivent toujours être disponibles pour une conversation. [...] Les mauvaises surprises telles que l'impatience, le caractère renfermé d'une personne, les quiproquos, ridiculiser l'autre, tirer les vers du nez de quelqu'un, ne pas ouvrir la bouche, doivent être réparés dans une certaine mesure. » (d'après Schmölders 2001 : 21-21 ; ma traduction).

(42) Voir aussi Göttert (1988).

(43) « ... ne pas trop s'approcher du partenaire, le regarder dans les yeux en parlant, discours objectif, sobre, s'intéresser à l'autre en posant des questions, éviter (en fait = éviter) des su-

Toutefois, tout comme les « tics de langage » (cf. question 3), auxquels les informateurs français consacrent des remarques assez fournies et précises, les activités verbales et non verbales ne sont pratiquement jamais commentées pour leur rôle dans l'organisation conversationnelle. Un seul informateur français mentionne un type d'activité paraverbal de pertinence conversationnelle : « on peut se racler la gorge ou sourire pour préparer une prise de parole », « technique » du reste jugée négativement.

Tout en admettant que le questionnaire qui proposait un espace de réponse relativement limité n'incitait probablement pas à des développements plus exhaustives et approfondies⁽⁴⁴⁾, force est de constater qu'aucun des informateurs ne fournit des renseignements qui s'approchent des fonctions et de l'organisation conversationnelle des différents types de communication non verbale, reconstituées par l'analyse conversationnelle.

Pour ce qui est des activités au niveau langagier, les étudiants allemands interrogés corrigent seulement en présence d'une relation très proche afin d'éviter l'impression de pédanterie – et sans doute, intuitivement, afin de respecter les « préférences » pour l'auto-correction (cf. Schegloff/Jefferson/Sacks 1977). Contrairement aux informateurs français qui formulent parfois des exigences puristes⁽⁴⁵⁾ du genre « *il faut éviter les gros mots* », « *il faut respecter les règles de la grammaire* », « *il faut utiliser un langage soigné (surtout avec les personnes “plus haut placées”)* », les informateurs allemands attachent moins d'importance à des hiérarchies qu'au degré d'intimité sur une échelle « proche – distancé/éloigné ». En outre, ils considèrent que « l'emploi excessif de mots d'origines étrangères relève de la vantardise » (cf. Schmölders 2001 : 22)⁽⁴⁶⁾.

En revanche, même si les deux groupes d'enquêtés ont des idées plus ou moins précises sur ce qui constitue la conversation, ils expriment très peu « d'idées sur la conversation » qui sont à proprement parler liées à des structures d'organisation que l'analyse conversationnelle ethnométhodologique a reconstituées à travers un travail empirique méticuleux. En effet, mis à part le « raclement de gorge » pour prendre la parole et le respect de la préférence pour l'auto-correction (cf. *supra*), le questionnaire français révèle en tout et pour tout seulement huit « règles »⁽⁴⁷⁾ qui ont trait de près ou de loin à la « machinerie conversationnelle » : « on respecte le temps de parole de l'autre », ce qui équivaut à « on ne coupe pas la parole du partenaire », à « on laisse l'autre finir sa phrase » ou à l'exigence « d'une prise de parole successive » ; « on ne monopolise pas la parole » ; « on répond à des questions » et « on laisse les autres répondre » ; « on essaie de comprendre l'interlocuteur ». Un très grand nombre de principes d'organisation conversationnelle restent cependant « unnoticed » ; voici, à titre d'illustration, quelques structures d'organisation

jets tabous, ne pas chercher à obtenir des informations personnelles, ne pas être trop familier. [...] Les informateurs critiquaient notamment le parler de soi-même égoïste, l'exclusion de tierces personnes, de parler trop fort, d'être physiquement encombrant, l'utilisation d'expression passe-partout, la brutalité » (d'après Schmölders 2001 : 21-22 ; ma traduction).

(44) L'interview narrative serait sans doute un meilleur moyen d'élucidation qui permettrait à l'intervieweur de demander des précisions voire des exemples concrets. Mais aussi un moyen plus coûteux en temps qui aurait dépassé le cadre de mon analyse.

(45) Cf. Rosier (2004), Pavau/Rosier (2008), Yaguello (1988).

(46) Il est presque certain qu'il s'agit là de lexèmes d'origine latine et non pas d'anglicismes qui ne sont pas le signe d'un niveau stylistique élevé.

(47) Sachant que les quatre premières concernent le même phénomène d'organisation, *i.e.* le « turn-taking ».

« simples » dans le très large éventail des « méthodes » employées par les participants de conversations, pour étayer cette thèse :

- le rôle de la direction du regard dans l'organisation de l'alternance des locuteurs, c'est-à-dire grosso modo : contrairement à l'exigence du locuteur ordinaire de regarder (en permanence ?) son partenaire, on ne le regarde pas toujours, surtout pas lorsqu'on arrive à un endroit pertinent à la transition (« transition relevance place ») tout en voulant conserver la parole ;
- la fonction du sourire dans la constitution de réciprocité et son organisation séquentielle ainsi que les différents types de rire/sourire (*cf.* par ex. Jefferson 1985) ;
- les différents types d'activités non verbales et leurs fonctions, en particulier le comportement mimétique (croiser les bras ou les jambes de la même façon) dans la constitution de réciprocité ;
- l'organisation de « séquences latérales » (« side sequences » ; *cf.* Jefferson 1972) : suspension (momentanée) des activités en cours dans le but d'effectuer une réparation, fournir une explication, exécuter une tâche pratique (ouvrir la porte parce qu'on sonne) ;
- la mise en œuvre de « big packages » tels que les narrations avec une annonce d'histoire (un « pre » dans la terminologie de Schegloff 1982), un droit à la parole étendu, la suspension des « transition relevance places » pendant la durée de l'histoire ;
- le « “ne” abominable » en allemand ⁽⁴⁸⁾ de « post-response pursuit of response » (*cf.* Jefferson 1981) ;
- les préférences pour la réparation, notamment la correction implicite au lieu de la correction explicite (*cf.* Jefferson 1983 au sujet de la « exposed and embedded correction ») ;
- le fort degré d'éléments préformés dans la langue de tous les jours ; contrairement à l'observation de Wray/Perkins 2000 que 70% du langage de tous les jours sont des expressions préfabriquées les locuteurs ordinaires sont convaincus d'être créatifs ⁽⁴⁹⁾.

Étant donné qu'aucun des informateurs ne mentionne les principes d'organisation évoqués on peut légitimement conclure à des faits conversationnels qui restent non remarqués, *i.e.* « unnoticed », c'est-à-dire le locuteur ordinaire *voit*, plutôt *a* le phénomène *sous les yeux*, mais il ne le *remarque* pas. Ceci dit, si on lui met la puce à l'oreille, attire son attention à l'organisation conversationnelle en question, le locuteur ordinaire est-il vraiment en mesure de la reconnaître à part entière, de la comprendre ? Il semblerait plutôt que les phénomènes d'organisation conversationnelle cités soient d'une complexité telle que le locuteur ordinaire non seulement ne les remarque pas, mais qu'il ne peut pas non plus les comprendre et encore moins les expliquer car il faudrait des connaissances à tel point élaborées en linguistique et analyse conversationnelle qu'elles dépassent très largement ce qui est à la portée du non spécialiste, qu'il soit locuteur ordinaire, écrivain ou linguiste amateur. On pourrait du reste faire un test pour déterminer si un locuteur ordinaire « remarque », « notices » véritablement les phénomènes d'organisation évoqués, qui font d'ailleurs partie des structures *a priori* plutôt simples, en lui soumettant

(48) Nous trouvons des occurrences du même « ‘hein’ abominable » en français dans nos corpus.

(49) Ils évitent par exemple sciemment les proverbes, considérés comme désuets et usés.

des séquences comprenant les phénomènes en question et en lui disant de les repérer suite à un indice plus ou moins précis ou éventuellement les expliquer⁽⁵⁰⁾.

C'est le moment de revenir à l'idée que l'analyse conversationnelle ne sert à rien parce qu'on sait d'avance ce que les conversationnalistes vont trouver (*cf.* Quéré 1985 ; *cf. supra*). Compte tenu du fait que personne, aucun linguiste, linguiste amateur ou locuteur ordinaire n'a jamais parlé d'une seule des méthodes découvertes par l'analyse conversationnelle, telles que celles régissant l'organisation du/des « turn-taking, repair, side sequences, pres, laughter etc. », avant que les analystes de conversation ne les reconstituent à travers un travail empirique souvent laborieux, le point de vue exprimé par Quéré (1985) semble relever d'une appréciation erronée. Une fois qu'un phénomène d'organisation conversationnelle a été découvert, analysé et expliqué par l'analyse conversationnelle, un locuteur ordinaire (averti) pourrait probablement comprendre intuitivement qu'il « emploie » cette méthode, toutefois, sans savoir de façon explicite et détaillée en quoi elle consiste précisément. *A fortiori*, un linguiste (amateur), même non conversationnaliste, sera certainement en mesure d'apprécier la validité conversationnelle du phénomène concerné. Ce qui ne signifie nullement qu'il connaissait d'avance la méthode en question !

Du reste, si on met en doute l'utilité des recherches sur la conversation, on pourrait, de la même manière, contester l'utilité de certaines recherches dans le domaine des « sciences dures » si elles aboutissent à des résultats que le commun des mortels peut facilement comprendre, par exemple le théorème de Pythagore en mathématique, le système des vases communicants en physique ou des affinités en chimie.

Et s'il faut encore une preuve que les véritables mécanismes de la « machinerie conversationnelle » ne sont pas forcément accessibles au locuteur ordinaire citons un extrait d'une auteure à succès de « thrillers », Val McDermid, ancienne journaliste écossaise, donc une personne dont les connaissances sur les faits langagiers et communicationnels devraient normalement dépasser celles du locuteur ordinaire :

“‘It’s a pity we can’t wire you up,’ Petra said.

‘I don’t need to be wired.’ [...] Carol took in the puzzlement on Petra’s face.’

‘I have an eidetic memory for speech.’

‘I don’t understand this word, eidetic.’

‘I have total recall of whatever I hear. I can transcribe a conversation verbatim, as long as I do it within a few days of it taking place. I don’t need to be wired, because I can remember everything.’ [...]

Carol shrugged. ‘There’s some quirk in my brain that lets me replay conversations word for word. I don’t know why. No one else in the family can do it. Just me.’

[McDermid, Val : *The Last Temptation*. London : Harper Collins, 2003, 286-7.]

S'imaginer un seul instant qu'il pourrait être possible de restituer un dialogue authentique de *mémoire*, sans aides techniques, témoigne de peu de sensibilité pour la véritable complexité d'une conversation, et prouve de façon on ne peut plus convaincante que le savoir populaire sur la conversation est encore loin de la réalité conversationnelle. C'est probablement parce que l'analyse conversationnelle est une discipline relativement jeune dont les résultats ont à ce jour été peu vulgarisés ou didactisés, et qui n'ont pas non plus faits leur entrée dans le champ de

(50) Ce serait du reste probablement une méthode d'élucidation des « idées ou savoirs sur la conversation » plus efficace que le questionnaire « ouvert ».

la linguistique d'amateurs. Le fait que cette dernière appuie ses conseils sur un modèle « émetteur – récepteur », datant de l'année 1949, démontre qu'il faut certainement encore beaucoup de temps avant que les véritables structures d'organisation d'une conversation soient remarquées (« noticed ») et véritablement comprises dans toute leur complexité, si non par le locuteur ordinaire, tout au moins par la linguistique amateur qui les vulgarisera dans une perspective prescriptive.

Annexe 1 : Le questionnaire

Age : _____ Sexe : _____ Profession : _____

Vos idées sur la « conversation » ?

- 1 Y a-t-il des règles à respecter au sein d'une conversation ?
- 2 Existe-t-il des façons de s'exprimer chez votre interlocuteur que vous n'appréciez pas ou qui vous mettent mal à l'aise ? Ou au contraire, que vous trouvez plutôt agréables ?
- 3 Y a-t-il des tics de langage que vous remarquez chez vos interlocuteurs ? En avez-vous vous-même ? Donnez des exemples svp.
- 4 Parlez-vous de la même manière à tous, par ex. à vos proches, collègues de travail, fonctionnaires, supérieurs, enfants, étrangers etc. ? Quelles sont les différences ?
- 5 Vous êtes vous déjà énervé en raison du comportement de votre interlocuteur ?
- 6 Avez-vous déjà coupé court à une conversation ? Si oui, pour quelles raisons ?
- 7 Faites-vous attention aux gestes et aux mimiques de vos interlocuteurs lorsqu'ils parlent ?
- 8 Qu'est-ce qui est pour vous une *bonne* et une *mauvaise* conversation ?

Références bibliographiques

- ANTOS, G. (1996) : *Laien-Linguistik. Studien zu Sprach- und Kommunikationsproblemen im Alltag. Am Beispiel von Sprachratgebern und Kommunikationstrainings*, Tübingen, Niemeyer.
- BANGE, P. (1983) : « Points de vue sur l'analyse conversationnelle », *DRLAV/Revue de linguistique* 29, 1-28.
- BEACCO, J.-C. (2004) : « Trois perspectives linguistiques sur la notion du genre discursif », *Langages* 153, 109-119.
- BLOOMFIELD, L. (1944) : « Secondary and Tertiary Responses to Language », *Language* 20, 45-55.
- BREKLE, H. E. (1985) : « 'Volkslinguistik' : ein Gegenstand der Historiographie der Sprachwissenschaft ? », in Brekle, H. E. : *Einführung in die Geschichte der Sprachwissenschaft*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 34-43.
- (1989) : « La linguistique populaire », in Auroux, S. : *Histoire des idées linguistiques*, Liège-Bruxelles, Mardaga, 39-44.
- DOURY, M. (2004) : « La classification des arguments dans les discours ordinaires », *Langages* 154, 59-73.
- DUNETON, C. (2007) : « Le plaisir des mots », *Le Figaro.fr* 14/10/2007. URL : http://www.lefigaro.fr/litteraire/20070913.FIG000000258_un_deux_et_troie.html (28/06/2008).
- EKMAN, P., FRIESEN, W. V. (1969) : « Non-verbal Leakage and Cues to Deception », *Psychiatry* 32, 88-106.
- FIEHLER, R. (1990) : « Kommunikation, Information und Sprache. Alltagsweltliche und wissenschaftliche Konzeptualisierungen und der Kampf um die Begriffe », in Weingarten, R. (Hrsg.) : *Information ohne Kommunikation. Die Loslösung der Sprache vom Sprecher*, Frankfurt, M., Fischer, 99-128.
- GARFINKEL, H. (1967) : *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N.Y., Prentice Hall.
- GÖTTERT, K.-H. (1988) : *Kommunikationsideale. Untersuchungen zur europäischen Konversationstheorie*, München, iudicium.
- (1998) : « Konversation », in Ueding, G. (Eds.) : *Historisches Wörterbuch der Rhetorik. Band 4 : Hu-K*, Tübingen, Niemeyer, 1322-1333.
- GÜLICH, E., MONDADA, L. (2001) : « Analyse conversationnelle », in Holtus, G., Metzeltin, M., Schmitt, C. (Eds.) : *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). Band/Volume I,2. Methodologie (Langue et société/Langue et classification/Collection et traitement des données)*, Tübingen, Niemeyer, 196-250.
- HOENIGSWALD, H. (1966) : « A Proposal for the Study of Folk-Linguistics », in Bright, W. (Ed.) : *Sociolinguistics*, The Hague, Mouton, 16-26.
- JEFFERSON, G. (1972) : « Side Sequences », in Sudnow, D.N. (Ed.) : *Studies in Social Interaction*, New York, Free Press, 294-338.
- (1981) : « The Abominable 'ne' – An Exploration of Post-Response Pursuit of Response », in Schröder, P., Steger, H. (Hrsg.) : *Dialogforschung. Jahrbuch 1980 des Instituts für Deutsche Sprache*, Düsseldorf, Schwann, 53-88.

- (1983) : « On Exposed and Embedded Correction in Conversation », *Studium Linguistik* 14, 58-68.
- (1985) : « An Exercise in the Transcription and Analysis of Laughter », in T.A. Van Dijk, T.A. (Ed.), *Handbook of Discourse Analysis*, London, Academic Press, 25-34.
- KATSIKI, S., TRAVERSO, V. (2004) : « Les dénominations ordinaires spontanées des activités langagières et la question des équivalences entre les communautés discursives », *Langages* 154, 47-58.
- MEHRABIAN, A., WIENER, M. (1967) : « Decoding of Inconsistent Communications », *Journal of Personality and Social Psychology* 6, 109-114.
- MONTAIGNE, Michel : « De l'art de conférer », in *Les Essais. Livre III*, Version HTML d'après l'édition de 1595, en ligne sur <http://www.bribes.org/trismegiste/es3ch08.htm> (15/05/2008).
- NIEDZIELSKI, N.A., PRESTON, D.R. (1999) : « The Effect of Social Information on the Perception of Sociolinguistic Variables », *Journal of Language and Social Psychology* 18/1, 62-85.
- (2000) : *Folk Linguistics*, Berlin/New York, de Gruyter.
- PAVEAU, M.-A. (2007) : « Les normes perceptives de la linguistique populaire », *Langage et Société* 119, 93-107.
- PAVEAU, M.-A., ROSIER, L. (2008) : *La langue française. Passions et polémiques*, Paris, Vuibert.
- PETIT, G., BEACCO, J.-Cl. (2004) : « Le lexique ordinaire des noms du dire et les genres discursifs », *Langages* 154, 87-100.
- QUÉRÉ, L. (1985) : « Comprendre l'ethnométhodologie », *Pratiques de formation (analyses)* 11/12, 23-24 + 29-37 + 67-75.
- ROSIER, L. (2004) : « La circulation des discours à la lumière de "l'effacement énonciatif" : l'exemple du discours puriste sur la langue », *Langages* 154, 65-78.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E.A., JEFFERSON, G. (1974) : « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation. » *Language* 50, 696-735.
- SCHEGLOFF, E.A. (1982) : « Discourse as an Interactional Achievement. : Some Uses of 'Uh huh' and Other Things That Come Between Sentences », in Tannen, D. (Ed.) : *Analyzing Discourse : Text and Talk*, Washington, D.C., Georgetown UP, 71-93.
- SCHEGLOFF, E.A., JEFFERSON, G., SACKS, H. (1977) : « The Preference of Self-Correction in the Organization of Repair in Conversation », *Language* 53, 361-382.
- SCHMALE, G. (1998) : « Comment parler à un étranger – Les dix commandements de la communication exolingue », *Nouveaux Cahiers d'Allemand* 16/4, 433-450.
- (2002) : « Le téléphone – cet outil inconnu – Observations linguistiques à propos de son utilisation professionnelle », in Gilmozzi, J., Rist, Th. (Eds.) : *Medienkommunikation und Mediendidaktik. Beiträge zur Fremdsprachenvermittlung Sonderheft* 5, 127-149.
- (2007a) : « L'approche des faits de langue et de la communication par les acteurs du monde économique – Quelques observations d'un point de vue linguistique et conversationnel », in Behr, I., Hentschel, D., Kauffmann, M.,

- Kern, A. (Eds.) : *Langue, Economie, Entreprise – le travail des mots*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 75-94.
- (Ed.) (2007b) : *Communications téléphoniques I : Conversations privées – Un corpus de transcriptions, Sonderheft 11 der Beiträge zur Fremdsprachenvermittlung*, Landau, VEP.
- (Ed.) (2007c) : *Communications téléphoniques II : Conversations en contexte professionnel et institutionnel – Un corpus de transcriptions, Sonderheft 12 der Beiträge zur Fremdsprachenvermittlung*, Landau, VEP.
- SCHMITT, R. (2008) : *Die Schwellensteher. Sprachliche Präsenz und sozialer Austausch in einem Kiosk*. Verlag für Gesprächsforschung, Radolfzell, en ligne sur [http ://www.verlag-gespraechsforschung.de/2008/schmitt.htm](http://www.verlag-gespraechsforschung.de/2008/schmitt.htm) (07/06/2008).
- SCHMÖLDERS, C. (1979) : *Die Kunst des Gesprächs. Texte zur Geschichte der europäischen Konversationstheorie*, München, dtv.
- (2001) : « Das Gespräch in der Kulturwissenschaft », *Der Deutschunterricht* 6, 16-26.
- SICK, B. (2006/30, 2004) : *Der Dativ ist dem Genitiv sein Tod. Ein Wegweiser durch den Irrgarten der deutschen Sprache*, Köln, Kiepenheuer & Witsch.
- TABOURET-KELLER, A. (2004) : « Les représentations métalinguistiques ordinaires face à la nomination, l'institution et la normalisation des langues. Un micro-sondage », *Langages* 154, 20-33.
- TANNEN, D. (1990) : *"You just don't understand" - Women and Men in Conversation*, London, (Random House).
- VIVÈS, R. (2004) : « Les prédicats du *dire* en français : bref sondage sur les préférences des locuteurs », *Langages* 154, 74-86.
- WALTHER, S. (2005) : *Erstgespräche zwischen Pflegepersonal und Patienten im Krankenhausalltag. Ein Transkriptband*, Radolfzell, Verlag für Gesprächsforschung, en ligne sur [http ://www.verlag-gespraechsforschung.de/2005/walther.htm](http://www.verlag-gespraechsforschung.de/2005/walther.htm) (07/06/2008).
- WATZLAWICK, P., BEAVIN, J.H., JACKSON, D.D. (1969) : *Menschliche Kommunikation. Formen, Störungen, Paradoxien*, Bern/Stuttgart/Wien, Huber.
- WRAY, A., PERKINS, M. R. (2000) : « The Functions of Formulaic Language : An Integrated Model », *Language & Communication* 20, 1-28.
- YAGUELLO, M. (1988) : *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris, Seuil.